DOSSIER DE PRESSE

QUATUOR LONTANO
ALBUM « SOMMER, JANACEK, DVORAK » (2021)

« Un album ambitieux et engagé », Bertrand Ferrier

« Un coup de cœur », Emilie Munera, France Musique (« *En pistes* »)

« Ardeur et classe », Sylvain Tesson

Frederick Casadesus (*le Blog de Mediapart*)

« Fondé d'abord sous le nom de Koltès en 2015, le Quatuor Lontano publie chez Cascavelle un disque de grande qualité, placé sous le tendre signe de l'Europe centrale ou de l'exil. Si Janáček et Dvořák en sont les phares, il faut noter la présence de Vladimir Sommer compositeur tchèque disparu voici seulement vingt-quatre ans.

C'est de lui que nous écoutons ce matin la partition. Dans le désordre, oui, parce que la vivacité convenait bien pour commencer ce billet. Mais avec ferveur parce que tout est joli dans ce quatuor. Et le reste du disque ne manquera pas de vous charmer.

Voilà pourquoi, n'écoutant que votre courage, plutôt que d'aller vous acheter de la brioche et des croissants, vous filez chez votre disquaire - au coin des rues, chacun sait qu'on en trouve aujourd'hui des milliers...- pour vous procurer ce très beau disque. »

18 décembre 2021

Joseph Colomb *(MusicaBohemica)*

Sommer, Janáček, Dvořák par le Quatuor Lontano

Musique tchèque par le Quatuor Lontano (Sommer, Janáček, Dvořák)

Il y a trente ans, en France, en dehors du Quatuor Manfred, aucun autre ensemble à cordes français, à ma connaissance, ne tenta une exécution du premier ou du deuxième quatuor de Janáček. Pourquoi ? Pour deux raisons. La première découlait sinon de l'ignorance du moins de la large méconnaissance française de ces œuvres de musique de chambre malgré plusieurs tournées hexagonales du Quatuor Janáček, le bien nommé, qui révéla à nombre d'auditeurs les beautés de ces musiques. Quant à la deuxième, elle découlait de la grande méconnaissance de la musique tchèque et de ses compositeurs d'ou émergeait toutefois Smetana et sa *Vltava* (encore affublé de son nom germanique *Moldau)* et Dvořák à travers essentiellement sa *Symphonie du Nouveau Monde,* les *Danses slaves* et *le Concerto pour violoncelle*. Janáček commençait juste à sortir de l'ombre depuis le festival à lui consacré par l'Opéra de Paris en 1988.

Le premier ensemble français à se mesurer aux deux pièces de Janáček fut donc le Quatuor Manfred dès 1986 (un enregistrement en 1992) bientôt suivi, une seule fois semble-t-il, par la réunion de Jeanne-Marie Conquer, Jacques Ghestem, violons - Garth Knox, alto - Christian Larson, violoncelle**,** en 1986. En 1990 le Quatuor InterContemporain donna une lecture d'un quatuor du compositeur de Brno de même que le Quatuor Enesco, mais leurs quatre instrumentistes, s'ils résidaient en France, de par leur naissance en Roumanie, pouvaient déchiffrer plus facilement le langage du compositeur morave que les musiciens occidentaux à cette époque (1). A partir de 1994, d'autres ensembles français souhaitèrent exploiter le corpus janáčekien, les Debussy, Verlaine, Arpeggione, Renoir, Gabriel, Ludwig, Capuçon, Alma, etc. Et ensuite chaque ensemble nouvellement constitué (presque une trentaine) ne se limita pas aux pièces de Haydn, Mozart, Beethoven, Debussy et Ravel, mais explora d'autres périodes dont le premier tiers du XXe siècle avec Janáček en particulier.

En ce qui concerne les enregistrements de chacun des quatuors de Janáček, actuellement ils tournent aux environs d'une centaine depuis les tout premiers des années 1940 jusqu'à aujourd'hui. Si avant 1960, ils reposaient sur les archets de quelques rares ensembles à cordes, essentiellement tchèques d'ailleurs et se comptaient à l'unité chaque année, la situation a bien changé depuis le milieu des années 1970. Il n'est pas rare que les bacs des disquaires se rechargent annuellement de 4 ou 5 nouveaux disques contenant l'un ou les deux quatuors du compositeur morave. Et les ensembles à cordes français ont suivi cette progression. Le premier, le quatuor Manfred franchit les portes d'un studio d'enregistrement en 1992. Le Quatuor Diotima les imita en 2008. Six ans plus tard, ce fut le tour des Zaïde et des Debussy, ces derniers se contentant de graver la seule *Sonate à Kreutzer*. Les Hermès quant à eux enregistrèrent *Les Lettres intimes* à côté d'autres ouvrages de musique de chambre de Janáček sur un disque gravé en 2015 tandis que les Simon, en 2017, ne choisirent du compositeur morave que *La Sonate à Kreutzer*. Il faut aussi noter par le Quatuor Dissonances un bel album formant écrin pour *Les Lettres intimes* jointes à *La Jeune Fille et la mort* de Schubert ainsi que les Voce qui sélectionnèrent le même quatuor que l'équipe précédente qu'ils firent cohabiter avec le premier de Bartók et cinq pièces de Schulhoff. Ainsi huit ensembles à cordes français mirent en avant l'un ou l'autre des quatuors de Janáček ou les deux. Et voici qu'un nouvel ensemble vient tout récemment pénétrer dans ce cénacle, le Quatuor Lontano.

Fondé en 2015, tout d'abord intitulé Quatuor Koltès, il plaça à son répertoire le premier opus pour les quatre cordes de Janáček, *La Sonate à Kreutzer* qu'il interpréta en concert à partir de 2018. Au printemps de l'année 2021, les quatre interprètes enregistrèrent trois pièces de compositeurs d'Europe centrale, de ces pays tchèques dans lesquels la musique a toujours fructifié. A côté de la figure incontournable d'Antonín Dvořák et de son *Quatuor américain*, ils ont choisi la*Sonate à Kreutzer* de Janáček ainsi que le premier *quatuor* de Vladimir Sommer, compositeur tchèque dont le nom est peu présent en France. D'ores et déjà, il faut féliciter les musiciens et musiciennes de cet ensemble d'avoir placé ce compositeur au côté de deux grands représentants de la musique tchèque.

Cet enregistrement paraît dans un digipack à 3 volets dans l'un desquels est inséré un livret de 12 pages avec un commentaire bien documenté d'Alexis Galpérine embelli d'une photo de la chapelle d'Assy, lieu de quelques concerts donnés par le Quatuor Lontano. On doit remarquer la qualité des propos d'Alexis Galpérine qui décrit, dans son arbre généalogique en quelque sorte (2), la force de la musique dans les Pays Tchèques et la volonté des musiciens de s'émanciper de la puissance de la culture germanique pour rechercher d'abord leurs propres racines pour s'en inspirer et ensuite les mettre en valeur. Une voie que Janáček, en particulier, a suivie avec volonté et énergie (3).

Longtemps dans le passé, et encore parfois plus récemment, on a considéré que pour jouer la musique de Janáček, il fallait être né et avoir vécu dans son pays, et être imprégné au plus profond de son être de la culture tchèque et/ou morave. Depuis plus de trente ans, un musicien français entres autres, Alain Planès, a démontré le contraire depuis son clavier. Peu à peu, il fut suivi par beaucoup d'autres interprètes hexagonaux enhardis par sa réussite. En ce qui concerne les quatuors à cordes français, à la suite des Zaïre, les Lontano s'inscrivent dans cette voie.

Lecteurs de ce site, ne soyez pas étonnés si l'examen de cet enregistrement s'ouvre sur la *Sonate à Kreutzer* de Janáček. A la suite de la lecture du roman de Tolstoï, marqué par cette histoire tragique, le compositeur en délivra un décryptage musical. L'écrivain montre la jalousie du mari lorsque son épouse, pianiste, joue la sonate de Beethoven avec un violoniste. La soupçonnant d'adultère, le mari tue sa femme.

Janáček ne composant comme personne, il marqua chacun de ses quatre mouvements de la mention « con moto » ; de l'animation, on en trouve dès la première partie du quatuor. Les musiciens du Lontano l'ont bien compris. Ils l'abordent tranquillement et chantent le premier thème calmement, approfondissant la mélodie et dès la trentième seconde, ils s'agitent et même accélèrent le tempo, en revenant à un rythme plus calme au cours du second thème. D'une certaine sérénité, on passe à de l'agitation alors qu'à la fin du mouvement, ils interviennent avec beaucoup de nuances et dans de très belles sonorités.

Plus vif, le second mouvement bénéficie de toute l'attention des musiciens entre les moments plutôt sereins et ceux qui dénotent de l'inquiétude, sans aller dans de fortes dissonances. Ils laissent chanter leurs instruments, chant interrompu par la vivacité de coups d'archet. On distingue parfaitement l'intervention des cordes aiguës des violons et celles graves du violoncelle qui ne nuisent pas à l'équilibre dans l'expression.

Quant au troisième mouvement, c'est par un beau chant que les musiciens le débutent, chant pourtant coupé à plusieurs reprises par des coups d'archet à la limite de la dissonance que les interprètes évitent tout en signifiant par ce chant et ses interruptions le désaccord dans le couple inspiré par la jalousie du mari alors que les deux musiciens s'accordent dans un beau lyrisme. Insupportable pour le mari. Les Lontano étalent une belle maîtrise dans ce mouvement.

Mystérieusement résonnent le violoncelle et l'alto au début du dernier mouvement. Lorsque les musiciens reprennent le premier motif du mouvement initial, ils l'entament de manière très recueillie, bientôt entravé par la vivacité du second violon et de l'alto puis par des pizzicati et des coups énergiques du violoncelle. Le drame se dénoue sans cris, sans gesticulation, sans démonstration, sans débat pourrait-on ajouter, mais par une plainte qui s'éteint sans aucune grandiloquence dans le désespoir. Les Lontano évoluent un peu à distance ; peut-être un engagement mieux prononcé aurait été ressenti de façon plus probante, mais on doit laisser aux interprètes leur intervention réfléchie et leur faire confiance pour creuser encore quelques points de leur exécution. Tout est plutôt bien pensé et surtout très beau et maîtrisé musicalement. Tout au long des quatre mouvements, l'alternance des interventions des deux personnages mariés de cette *Sonate à Kreutzer* dans leurs voix discordantes s'avère plutôt bien rendue par les quatre interprètes du Quatuor Lontano.

Ce n'est pourtant pas avec Janáček que les Lontano démarrent leur disque. Ils commencent avec le premier opus pour les quatre instruments à cordes de Vladimir Sommer (1921 - 1997) datant des années 1950. Ce compositeur dont la musique a peu franchi les frontières françaises appartient à une génération des années 20 pourrait-on la dénommer qui compte plusieurs compositeurs tels Jindrich Feld (1925 - 2007), Viktor Kalabis (1923 - 2006), Miloslav Istvan (1928 - 1990) et Otmar Mácha (1922 - 2006) dont quelques ensembles choraux, y compris en France, ont placé à leur répertoire des pièces souvent spectaculaires par l'utilisation de l'espace sonore.

Divisé en trois mouvements, le premier quatuor de Vladimir Sommer s'amorce par un allegro moderato avec un premier thème qui reviendra plusieurs fois dans le mouvement, thème secoué parfois par d'énergiques coups d'archet laissant la place à quelques chants du premier violon repris par les autres cordes, que souligne le violoncelle où s'immiscent des dissonances très discrètes de l'ensemble des instruments. Ces coups d'archets, répétés à plusieurs reprises, insistent comme s'ils frappaient à la porte d'un lieu fermé et le caractère *melancolico* s'impose lorsqu'on passe sans transition à l'adagio du deuxième mouvement qui garde la même couleur dominante, dans une musique plutôt plaintive, traversée d'appels plutôt désespérés s'apaisant pourtant. Le chant reprend ponctué de pizzicati et d'éclairs d'un violon aigu. Cette longue lamentation au troisième mouvement, vivace, débute de façon volontaire, et l'on retrouve ces coups d'archet répétés, parfois rageurs, interrompus par un chant plus calme toujours accompagné par ces traits en sourdine. La rythmique des coups d'archet revient encore coupée dans son élan par un bref chant. Et ainsi de suite. Un musique décidée et pourtant inquiète. L'écoute d'extraits de cette même œuvre par les Panocha laisse entendre des différences assez fortes avec les Lontano, ces derniers plus décidés que leurs confrères tchèques qui ont tendance à plus lisser leurs interventions, à faire chanter leurs cordes de façon plus jolie alors que les interprètes français obtiennent des sons plus rugueux pour rendre à cette musique son côté brut voire brutal.

Je dois confesser que les deux premières auditions de ce quatuor m'avaient laissé perplexe. Je ne trouvais pas la porte d'entrée à cette musique. Mais d'audition en audition, des fils rouges me sont apparus. Certes la composition de ce quatuor ne révolutionne pas l'écriture musicale dans ce milieu du XXe siècle, cependant une voix nous parle qui mérite d'être entendue. Depuis la découverte de sa musique, grâce à l'enregistrement du Quatuor Lontano, j'ai pu faire plus ample connaissance avec Vladimir Sommer. Ainsi, l'écoute de son C*oncerto pour violon* en sol mineur, opus 10 (1950) réserve de bonnes surprises avec, en particulier, un deuxième mouvement étonnant - Supraphon VT 7263-2, Ladislav Jásek, violon, Václav Jiráček conduisant la Philharmonie tchèque - (4). Un andante avance calmement bercé par des grappes sonores lâchées par la harpe aidée par les pizzicati des cordes. Le soliste s'anime dans les aigus alors que les cordes scandent un rythme décidé qui s'évanouit bientôt laissant la place au thème lançant ce mouvement. Manifestement, avec ce *Concerto*, le compositeur d'une petite trentaine d'années se lançait avec enthousiasme et audace dans l'aventure musicale. Le Quatuor enregistré par les Lontano appartenant à cette même époque confirme cette impression.

Pour clore leur enregistrement, les Lontano s'emparent du douzième quatuor de Dvořák, le *Quatuor américain*. Je renvoie aux pages très documentées écrites par Alain Chotil-Fani sur ce site qui ont détaillé très précisément dans quelles conditions ce chef-d'œuvre a été composé. Très à l'aise dans cette belle musique si lyrique, nos quatre musiciens s'épanchent sans trahir ces mélodies, ces rythmes, avec de nombreuses nuances sans oublier le fil qui unit toutes les parties. Tout au long des quatre mouvements, les musiciens chantent, passant de la sérénité à une douce mélancolie puis à une franche gaieté où perce souvent une vague nostalgie. Un mouvement de danse tourbillonne et emmène dans la joie qui cède momentanément à un vague à l'âme qui s'impose avant une reprise des pas de danse étourdissants de plaisir. L'enregistrement distingue chacun des instruments, tous joués avec maîtrise par les interprètes. On pourrait regretter parfois un léger manque de relief ici ou là et par instants un petit manque d'engagement. Mais cela ne peut nuire trop fort à la lecture de ce *Quatuor américain* et à la qualité musicale qui court tout au long du CD. Un beau quatuor est né et on peut lui prédire une carrière intéressante surtout si les quatre musiciens continuent de visiter le répertoire plus ou moins incontournable pour le quatuor à cordes et de redonner leur chance aux œuvres qui n'ont pas obtenu à présent une audience. Ce qui me réjouit, c'est qu'à côté de créateurs géniaux comme Dvořák et Janáček, ils explorent des compositeurs tchèques peu connus en Europe occidentale comme ils ont commencé à le faire avec Vladimir Sommer. Du côté d'Otmar Mácha (1922-), de Zdeněk Lukás (1928), Petr Eben (1929-2007), Marek Kopelent (1932), Luboš Fišer (1935-1999), ou encore de la génération plus récente comme Ivana Loudová (1941- 2017) dont sa suite pour quatuor à cordes intitulée *Hukvaldy*, hommage à Janáček, Milan Slavický (1947-2009) (lien), Sylvie Bodorová (1954), les Lontano sauront choisir quelques œuvres à révéler en France, en Europe occidentale ou encore ailleurs dans le Monde et pourquoi pas en graveront quelques unes. D'ores et déjà leur premier disque est à considérer d'autant plus que la prise de son est à la hauteur de l'enjeu que se sont donnés les musiciens. (disque VDE-GALLO, VEL 1651)

Les membres du Quatuor Lontano :
Pauline Klaus, violon, Florent Billy, violon, Loïc Abdelfettah, alto, Camille Renault, violoncelle

Notes :

1. N'imaginons pas que les musiques de pays d'Europe centrale comme la Tchécoslovaquie, la Pologne, la Roumanie, la Hongrie proviennent toutes d'un même creuset, non. Cependant, ces peuples et en particulier leurs artistes qui au XIXesiècle furent englués principalement soit dans l'Empire autrichien, soit dans l'Empire russe, voulurent secouer les chaines culturelles qui les entravaient. Parmi ces peuples d'Europe centrale, une sorte d'obligation de sympathie mutuelle relative les accompagnait dans leurs tentatives d'émancipation. Si bien, qu'au delà des différences, chaque créateur national guettait les efforts des compositeurs des autres nations, pour ne parler que la musique, et accueillait plus facilement leurs ouvrages. Bien que n'appartenant pas au monde slave, les musiciens roumains, par leur compagnonnage dû à une solidarité des opprimés, possédaient ainsi plus facilement des clés que leurs homologues occidentaux pour entrer dans le monde musical des Tchèques, par exemple.

2. Otto Tichý (1890 -1973) grand oncle d'Alexis Galpérine, par son appartenance à la culture musicale tchèque introduisit son petit neveu, peut-être à son insu, dans la richesse de cette musique.
Alexis Galpérine rendit hommage à ce compositeur dans son ouvrage *Le dernier cantor de Moravie, Otto Albert Tichy (1890-1973),* Delatour-France (DLT1956), paru en 2011.

3. Cette voie ne fut pas parcourue par Dvořák, héritier de la tradition européenne, s'inscrivant dans la tradition de Mozart, Beethoven, Schubert, etc. C'est dans ce cadre qu'il a inventé un folklore imaginaire, comme des *Chants Moraves*, qui ne doivent rien aux recueils disponibles à l'époque, sauf pour les paroles. (je dois cette note aux remarques d'Alain Chotil-Fani que je remercie)

4. Cet enregistrement qui comprenait ce *Concerto pour violon* de Vladimir Sommer couplé avec le *Poème* opus 25 d'Ernest Chausson n'est plus disponible. Cependant, sur le site supraphonline.cz, il est possible d'obtenir une version au format mp3 en le téléchargeant pour une somme modique.

7 février 2021

Bertrand Ferrier (*Quatuor Lontano 1/3, Vladimir Sommer, Cascavelle*)

« Le **voyage géomusical** auquel nous invite le Quatuor Lontano commence en Tchéquie, sur les traces de Vladimír Sommer (1921-1997). Le **Premier quatuor** de ce compositeur est une pièce à la fois rare et pas tout à fait inouïe – le quatuor Panocha en a par exemple gravé une version chez Supraphon, en 1985, disponible à l'écoute ici.
En commençant le disque par ces pistes, la jeune formation, *feat*. Pauline Klaus et Florent Billy au violon, Loïc Abdelfettah à l'alto et Camille Renault au violoncelle, semble nous dire :

« OK, vous ne vous êtes sûrement pas levé ce matin en pensant que vous aviez trrrès envie d'écouter le Premier quatuor de Sommer ; mais, sachant que, après, on vous jouera des tubes de notre répertoire, pourquoi ne pas essayer ? »

Va donc pour l'**Allegro moderato** (7'30) noté « melancolico » qui ouvre la **procession**. Sur un riff rythmique du violoncelle, les douze autres cordes se déploient dans un discours fragmenté, agrémenté par un système d'échos entre les parties – échos du thème solo mais aussi échos d'ondulations contraires. L'oreille est notamment happée par

- des ruptures,
- des dissonances habilement glissées,
- des nuances qui savent faire chatoyer une grande variété de demi-teintes, et
- de notoires effets synchronisant les acolytes.

Intrigue itou la **variété** des formats (tantôt en trio, souvent en trio contre le violoncelle, parfois en bloc lors de passages toniques, ou en unissonnant, et hop, violon 1 et violoncelle). Dès lors, cela pourrait sonner comme un **catalogue des possibles** nourrissant le quatuor à cordes. Dans les faits, cela sonne comme un bouillonnement habillé avec goût de récurrences dessinant une continuité derrière l'apparent éclatement. De jolies trouvailles harmoniques achèvent de grésiller sous la langue de l'oreille avec la sapidité d'un **exhausteur glutamatique** dans un gâteau apéro.(Je sais, je sais, et cependant je tente quand même. Foufou, *so what*?)

Alors que le premier mouvement se faufilait comme un paysage escarpé, l'**Adagio ma non troppo** qui suit (12') se présente comme un espace plus plan, où l'alto guide la caravane de ses pairs. Musique intériorisée, aux vrais airs

de lamento, la partition festonne autour d'une mélopée joliment sertie puis prolongée par l'ensemble des participants. La lisibilité des entrelacs n'entraîne nul ennui car, derrière la simplicité apparente du propos,

- les variations d'intensité,
- l'harmonisation puissante et
- les mutations d'alliances

au sein du quatuor font circuler la parole et s'emploient tantôt à **irriter le discours**, tantôt à le prolonger dans des duos multiples.

- Le bondissement des *pizzicati*,
- le développement asymétrique de motifs,
- le foisonnement d'idées

nourrissent une même **atmosphère souvent suspendue** entre

- angoisse poignante et
- vague éclaircie où s'insinue le poison du faux espoir.

Le compositeur est aussi à l'aise dans les deux pôles, démontrant sans ostentation sa maîtrise de l'écriture pour l'**hydre étrange** qu'est le quatuor à cordes.

Le **Vivace** final (6'30) sera susceptible de causer quelques **crises cardiaques** chez les auditeurs qui se seraient fâcheusement assoupis. Ça attaque et *crescendise* à foison. Ça *pizze* et ça *swingue*, entre temps houleux et éclaircies. L'alternance de climats est remarquablement restitué par un quatuor Lontano qui soigne

- ses attaques,
- ses inflexions,
- ses nuances,
- ses synchronisations sans oublier de s'écouter lors des passages où l'écriture les oppose.

La prise de son de Victor Jacquemont est excellente, sachant à la fois **spatialiser** les quatre musiciens tout en les gardant dans une unité sonore cohérente. La combinaison entre

- l'art instrumental et
- le savoir-faire technique

fait de ce dernier mouvement un **moment explosif**, varié, puissant et captivant, coda majeure en *decrescendo* incluse – parfaite introduction aux deux quatuors plus connus qui complètent la galette, et que nous dégusterons dans de prochaines notules. »

27 décembre 2021

Bertrand Ferrier *(Quatuor Lontano 2/3, Leos Janacek, Cascavelle)*

« Après un passage en Tchéquie, le voyage continue… en Tchécoslovaquie, mais aussi un peu en Russie grâce à Tolstoï et en Allemagne grâce à Beethoven. C'est ce cosmopolitisme artistique que fusionne le Premier Quatuor de Leos Janacek, écrit en 1923. Alexis Galpérine, livrettiste et directeur artistique du disque, accessoirement violoniste virtuose et prof au CNSMD, en parle en première intention, tant il l'aime (peut-être un changement de

« plagination » explique-t-il aussi cela). Il l'aime même tant qu'il l'annonce comme durant un quart d'heure – ayant une inspection sanitaire des naseaux semble durer des heures, autant l'écoute d'un morceau que l'on kiffe paraît toujours trop courte. Ce nonobstant, point de panique : la version des Lontano ne tente pas de battre un record de vitesse. En vrai, elle affiche plutôt une durée avoisinant peu ou prou la vingtaine de minutes, et qui est fort raisonnable.

Pourtant, il y a peu de raisonnable dans l'histoire que narre ce quatuor. En effet, cette *masterpiece* s'intitule « La Sonate à Kreutzer » en référence à une *novela* – au sens du roman guère épais – de Léon Tolstoï (1885), laquelle se réfère itou à la sonate à kreutzer (1803 de Ludwig van Beethoven que jouaient deux personnages de ladite *novela*. L'histoire : un queutard épouse la plus pure fille du monde. Il lui présente un violoniste. Avec ce gaillard, la pianiste interprète en toute connivence la sonate de LvB. A la fin, elle se fait trucider par son époux jaloux. Celui-ci, après avoir eu peur d'être quitté, est finalement acquitté. L'ère #metoo n'avait pas encore frappé.

On s'attend donc à une musique plutôt bien *dark*. Pour autant, les amateurs de musique ensuquée dans la torpeur de la nuit intérieure seront déçus par l'**Adagio con moto** (4'30) qui décapsule cette réflexion autour des deux penchants freudiens – vers 1923, Sigmund interroge particulièrement le ça et le moi, donc la foule en tant qu'individu et l'individu en tant que constitué par la foule qu'il constitue. Par conséquent, voici une œuvre où s'ébattent et se battent

- Eros (tant sexe que pureté évanescente, c'est le sujet de la *novela*) et
- Thanatos (c'est l'horizon, forcément et férocement, du récit russe).

En témoignent les bondissements qui opposent, façon *battle* de *break dance* trois des comparses. Le quatuor Lontano rend avec sensibilité les multiples pôles de cet *incipit* :

- tension des tenues,
- jaillissement des motifs solistes,
- respirations silencieuses,
- ruissellement de petites sections mélodiques ou rythmiques glissant d'un instrument à l'autre, et
- ponctuations en *pizzicato*.

Les partenaires échangent comme les personnages du drame tolstoïen, entre **narration nuageuse**, même quand elle évoque des moments heureux – l'insouciance n'est jamais convoquée, non-dits pesants et inquiétude planant tant sur le discours que sur sa suspension.

Cette dilection pour une narrativité moins illustratrice qu'évocatrice s'affirme dans le mouvement suivant, tagué **Con moto – Vivo – Andante** (4'30). On est saisis par la cohérence et la pertinence

- du choix des *tempi*,
- de la maîtrise du rythme souvent libérée de la rigueur métronomique – ainsi qu'il sied,
- de la palette de nuances plus médianes qu'extrêmes, et
- de la capacité à impulser des dynamiques habilement différenciées.

Munis de ces qualités qui sont autant de chances, supputassent-elles un travail collectif astreignant dont on se réjouit de ne constater que le brillant résultat, les Lontano transforment leur précision et leur synchronisation en **atouts expressifs**. De la sorte, ils captent l'oreille et flattent le poil quasi cinématographique de la partition. (Je sais et, cependant, je tente quand même.)

Le deuxième des trois **Con moto** (4'20) calme le jeu pour imposer une mélopée zébrée de ratures violentes. Cet *oxymoron* musical finit par provoquer l'accélération qui écrase la mélopée sous l'orage polymorphe provoqué par les quatre interlocuteurs. Un lamento richement harmonisé explose lui aussi sous les individualités et la puissance rythmique

- (attaques,
- longs trilles,

- flux et reflux).

Reste, *in fine*, la prime mélopée, troublée par les mêmes **griffonnages rageurs**.

Aussi le troisième **Con moto**, aussi annoncé Adagio puis Più mosso (5'20), tente-t-il de faire le bilan, calmement. Morne plaine que celle où l'on regarde gésir tout ce que nous gâchâmes ; mais quelle délectation de se complaire dans une tristesse aussi bien écrite et harmonisée quand elle est exécutée avec une telle richesse sonore ! D'autant qu'un motif agité secoue bientôt l'atmosphère nostalgique qui ensuquait avec art le début. Les Lontano habitent cette musique avec une maîtrise qui leur permet de nous donner à voir en sons les multiples facettes qui la composent.

- La passion est passionnée sans afféterie ou excès ;
- le chagrin ronge sans nunucherie larmoyante ;
- les *breaks* renouvellent le langage sans casser le fil, vite retressé avec soin – le finale en *decrescendo*l'illustre.

En conclusion, certains mélomanes préfèreront sans doute des versions plus explosives, où les contrastes sont encore plus vifs, la rage plus furibonde, les couleurs plus agressives. Ça tombe bien : elles existent. La version des Lontano, sans jamais se contenter d'être proprette sur elle, semble revendiquer une netteté et une clarté qui, loin d'affadir le texte, l'exposent avec une acuité séduisante. Ici, point de coups de Stabylo ou de surbrillance didactique (qui en rajouterait sur le sens d'un passage) ou égotiste (qui plongerait l'instrumentiste dans une expressivité aussi factice que pénible). La sagesse des Lontano est une **voie aguichante** pour aborder les pulsions et les passions qui battent en nous et se subliment, parfois, en musique. Dans la prochaine notule, nous mettrons ces *brava* à l'épreuve du quatuor américain d'Antonín Dvořák. »

28 décembre 2021

Bertrand Ferrier *(Quatuor Lontano 3/3, Antonin Dvorak, Cascavelle)*

« La dernière étape du voyage tchèque proposé par le quatuor Lontano passe par le célèbre **Douzième quatuor d'Antonín Leopold Dvořák**, fomenté en 1893. Une fois de plus, c'est de la musique tchèque mais pas que, le compositeur étant né en Autriche, et son quatuor s'intitule « l'Américain ». L'on connaît le pourquoi : il fut composé en Iowa (un peu comme "en Avignon", mais en moins préntieux), dans une ville qui, pour les Tchèques, était aux États-Unis ce que le Québec fut à la langue française – je schématise, certes. Par conséquent, il y a **manière de cosmopolitisme** dans ce dernier trajet proposé par les Lontano à travers ce *golden hit*. Aussi embarque-t-on avec empressement dans la barque de ces quatre drilles.

Le **Lento** fait derechef circuler la mélodie et l'accompagnement de pupitre en pupitre, ce qui valorise une des qualités majeures des Lontano, *as far as we're concerned* : l'écoute mutuelle. Sans s'embarquer dans une interprétation outrageusement passionnée, en se méfiant d'un expressionnisme grandiloquent, les quatre artistes parviennent à manifester la tension qui agite çà et là ce passage plus méditatif. Si l'affaire paraît parfois un peu sage, ce qui est le risque ou la qualité consubstantielle d'un Lento, il faut saluer

- le contraste profond entre le premier et le deuxième mouvement,
- les nuances d'ensemble (tantôt synchrones, tantôt différenciées),
- le choix de prises où le vivant a sa part (5'26), ce qui est presque toujours bon signe, et
- l'impression qui se dégage d'une formation plus soucieuse de **faire musique ensemble** que de se contenter d'entonner un hymne habilement fagoté par un maître du genre – ce qui ne serait déjà pas si pire.

Le **Molto vivace**, ternaire, s'élance autour d'unissons roboratifs (violon 2 / violoncelle, violons 1 et 2 + alto). Les Lonatano rendent avec soin

- le *groove*,
- la profusion et

- la dimension fragmentaire du prélude.

S'ensuit le premier passage de Fa à fa mineur, avec le violoncelle en *lead*, bientôt remplacé par le violon dans le rôle du meneur. Le retour du mode majeur et du motif liminaire ne contrevient pas au principe du compositeur, qui est de faire circuler le thème d'un pupitre à l'autre. Pour preuve, l'alternance mineure remet le **tissu thématique** sur le chantier, refusant les astuces habituelles du développement afin de privilégier le ressassement et l'épuisement (modal comme rythmique) d'un matériau simple, léger et bondissant. La reprise *da capo*, qui ne manque pas d'allant, en témoignerait si nécessaire.

Le **Finale**, noté Vivace ma non troppo, pousse un cran plus loin le plaisir de la danse. Les Lontano se gobergent de cette classicisation des joies populaires. Le compositeur excelle à exposer une feinte simplicité sublimée par l'art du quatuor. Un moment Meno mosso laisse respirer les danseurs. Puis la folle farandole reprend, et le premier violon se remet à sautiller. Un *break* prépare le retour de la pulsation énergique, accompagnée d'un travail rythmique entre

- insertion du ternaire,
- répétitions de doubles cordes et
- sous-traitance du thème à l'alto, jusqu'au chahut final, entre joie et solennité.

En conclusion, cette version renâcle devant le danger de la folie et des excès. Elle privilégie une exécution exigeante, qui rend raison de la légèreté de l'œuvre sans négliger les contrastes ménagés par Dvořák. Il en résulte une mise à disposition sans afféterie d'une pièce sémillante ; et cette option, justifiable en soi, prend tout son intérêt si on la replace dans le cadre d'un disque où les Lontano déploient d'autres facettes de leur art, prêt à sonder les **abymes de nos pulsions** ou de nos angoisses, si tant est que les une diffèrent des autres. Ainsi les quatre compères construisent-ils une *set-list* multiple, ambitieuse et, si l'on en croit la progression de Sommer à Dvořák, résolument optimiste. Bon signe, pour une jeune formation ! »

29 décembre 2021

Liens utiles :

Le site du Quatuor Lontano
https://www.quatuorlontano.fr

Le site du festival des Musicales d'Assy :
http://lesmusicalesdassy.fr

Le Blog de Mediapart :
https://blogs.mediapart.fr/frederick-casadesus/blog/181221/le-quatuor-lontano

Le Blog MusicaBohemica :
https://musicabohemica.blogspot.com/2022/02/sommer-janacek-dvorak-par-le-quatuor.html

Le Blog de Bertrand Ferrier :
https://www.bertrandferrier.fr/quatuor-lontano-2021-1-3-vladimir-sommer-cascavelle/